

ter comme les autres. » Telle est la conduite que le pieux fondateur veut que les frères tiennent avec les enfants pauvres.

---

## CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

---

Ce que le Père Champagnat a fait pour l'instruction primaire des enfants et pour la bonne discipline de l'école.

L'ESPRIT de Dieu, qui dirigeait le Père Champagnat dans la fondation de son institut, lui fit comprendre que l'éducation donnée par les frères, pour produire tous ses fruits, devait satisfaire, autant que possible, aux besoins et aux exigences de notre époque. Le premier de ces besoins, c'est de tenir l'enfant longtemps à l'école, afin de le soustraire à la contagion des mauvais exemples qu'il rencontre à chaque pas au milieu du monde. Une des grandes exigences de notre temps, c'est de vouloir que l'instituteur donne une instruction très développée, et qu'il initie ses élèves à une foule de connaissances auxquelles l'opinion attache une grande importance, bien qu'en réalité elles servent peu à l'enfant, et que même souvent elles lui deviennent nuisibles par le mauvais usage qu'il en fait. Les choses étant telles, le pieux Fondateur comprit que, tout en donnant à la religion toute la part qu'elle doit avoir dans l'éducation, il était nécessaire que les écoles des frères ne laissassent rien à désirer pour la force et la bonne direction des études, afin que les

parents fussent portés à leur donner la préférence, autant par l'avantage d'assurer à leurs enfants le bienfait d'une solide instruction primaire, que par la certitude de leur procurer une éducation éminemment chrétienne. Ainsi, il ne balançait pas à faire entrer dans le programme de l'enseignement des frères toutes les connaissances qui se rattachent à l'instruction primaire. Il ne se dissimulait pas les dangers qu'une instruction aussi développée pouvait avoir pour des enfants destinés pour la plupart à l'agriculture ou aux professions industrielles ; mais, faisant réflexion que nous vivons dans un siècle où l'homme a soif de science, et voyant que les méchants, poussés par l'ennemi du salut, se servaient de ce besoin d'apprendre qui travaille l'homme, pour s'emparer des enfants, et, sous prétexte de leur donner l'instruction primaire, leur inculquer leurs pernicieuses doctrines et leur ôter la foi et les mœurs, il ne fit pas difficulté de passer sur les inconvénients que les sciences peuvent présenter, inconvénients qu'une forte éducation chrétienne peut d'ailleurs amoindrir ou faire disparaître. D'autre part, il n'ignorait pas que, si l'enseignement des sciences profanes a quelques inconvénients, il a aussi l'avantage d'occuper l'enfant, de le tenir longtemps en classe, et par là même de le préserver de la paresse, de lui faire éviter les mauvaises compagnies et toutes les occasions dangereuses qu'il aurait rencontrées chaque jour, si, au lieu d'être à l'école, il eût été abandonné à lui-même, et s'il eût passé sa jeunesse dans l'oisiveté. En effet, une occupation, une étude sérieuse, en préservant l'enfant des mauvaises passions, conserve sa foi, sa piété et sa vertu. Les connaissances qu'il acquiert servent à développer ses facultés intellectuelles, et le rendent plus propre à recevoir les principes religieux et à les mettre en pratique.

Pour qu'une classe prospère et pour que l'enseignement y soit fort, il faut que le concours des élèves accompagne toujours celui du maître ; car ce que fait l'instituteur par lui-même, par son dévouement, par ses leçons, est peu de

chose; ce qu'il fait faire aux élèves par l'étude, par l'application, par le travail, est tout. Le point important est donc d'obtenir le concours libre des élèves. Pour y réussir, le Père Champagnat indiquait l'émulation comme un moyen sûr et efficace, et il voulait que les frères missent tout en œuvre pour l'établir et la maintenir. Il ne se contentait pas que l'émulation régnât parmi les élèves d'une même classe ou d'un même établissement, il voulait qu'elle eût lieu entre les élèves de toutes les écoles confiées aux frères : c'est pour cela qu'il établit une composition générale en écriture. Chaque maître d'écriture était tenu d'apporter, en se rendant à la retraite, la première composition qu'il avait donnée à ses élèves à l'ouverture des classes, ainsi que la dernière faite avant les vacances. Une commission, formée des frères les plus capables, était chargée de comparer ces deux feuilles, de constater les progrès des élèves dans chaque maison, et de classer les établissements par rang de mérite. Pour que ce concours piquât tout à la fois l'émulation des maîtres et celle des élèves, le Père avait établi deux sortes de prix : prix pour les frères dont les classes se trouvaient les premières dans le concours, prix pour les enfants qui avaient fait le plus de progrès pendant l'année et qui avaient une plus belle écriture. Il est inutile de dire que des mesures avaient été prises pour prévenir toute tromperie.

Un autre moyen qu'employa le P. Champagnat pour obtenir la bonne tenue des classes, les progrès des élèves, et pour s'assurer si l'instruction religieuse et l'éducation chrétienne étaient données aux enfants, fut de visiter chaque année les écoles. Si certaines classes laissaient à désirer, il ne se contentait pas de les voir une fois, il renouvelait ses visites tous les trois ou quatre mois. En outre, il avait établi dans chaque canton un frère pour surveiller les écoles qui s'y trouvaient. Ce frère était tenu de visiter une fois tous les deux mois les classes de son district, de faire un rapport exact de l'état des choses et de l'envoyer au supérieur.

Quels que fussent les bons résultats de toutes ces visites et des autres moyens que prenait le Père pour stimuler le zèle des frères et pour exciter l'émulation parmi les élèves, il comprenait que cela ne suffisait pas pour assurer la prospérité des classes, et qu'il fallait, avant tout, que les maîtres fussent capables. Aussi rien ne peut dire les peines qu'il prit pour les rendre tels. Il leur donnait lui-même des leçons de lecture, d'orthographe, d'arithmétique, d'histoire, de géographie et de chant. Souvent il arrivait qu'il employait jusqu'au temps des récréations pour les former à quelque-une de ces spécialités. Non content de les initier à ces diverses connaissances, il leur apprenait encore à les communiquer aux enfants, et les formait à la méthode d'enseignement. Le mode simultané, dont le vénérable abbé de la Salle est le créateur, lui ayant paru le meilleur, il le fit adopter à ses frères, et, pour les y exercer et leur en donner la pratique, il prit un instituteur qui le connaissait parfaitement.

Dans son enfance, le P. Champagnat eut une peine extrême pour apprendre à lire; plus tard, s'étant demandé la raison des difficultés qu'il avait eues pour se former à cette partie fondamentale de l'instruction, il crut qu'elles venaient de l'incapacité des maîtres et des vices de la méthode alors en usage pour l'enseignement de la lecture. Après avoir étudié et examiné plusieurs années cette question, après bien des essais et des expériences tentés avec les diverses méthodes ou manières d'apprendre à lire à l'enfant, il se convainquit que l'ancienne dénomination des consonnes et l'épellation qui en est une conséquence, multipliaient les difficultés de la lecture et retardaient les progrès des élèves. Fort de cette expérience, il semble qu'il aurait pu abandonner tout de suite une méthode reconnue défectueuse; mais, se défiant de ses propres lumières, il voulut, avant de tenter aucun changement sur une matière aussi grave, consulter les personnes les plus capables et les plus judicieuses. Toutes, après avoir examiné mûrement la chose, furent de son avis. Dès lors son parti fut pris; malgré

de nombreuses réclamations de la part d'un certain nombre de frères, il ne balança pas à rompre avec la routine, et à adopter pour les écoles de sa congrégation une méthode plus courte et plus rationnelle, dont il donna la théorie et la pratique dans un petit livre intitulé *Principes de lecture*, qu'il composa de concert avec ses principaux frères.

Quoique le bon Père aimât tendrement tous les enfants, il avait une prédilection particulière pour les plus jeunes, qu'il appelait de petits anges, à cause de leur innocence. Il ne tarissait pas lorsqu'il parlait de la petite classe, qu'il disait être la plus importante ; il entraînait dans les moindres détails lorsqu'il traitait des soins que l'on devait donner aux petits enfants, des moyens que l'on doit prendre pour leur faire connaître les premières vérités de la religion, pour leur inspirer la piété, l'amour de la vertu et pour leur aplanir les difficultés de la lecture. Un frère lui ayant demandé à quel titre la plus petite classe était la plus importante : « Je l'estime la plus importante, répondit-il :

« 1° Parce que des premières leçons données à l'enfant dépend ordinairement tout le succès de son éducation. Pour faire comprendre cette vérité, saint Jérôme se sert de deux comparaisons très justes et très vraies que je vais vous rapporter. — La laine, dit-il, qui a une fois été teinte, ne perd jamais entièrement la première couleur qui lui été donnée. Le vase de terre garde longtemps le goût et l'odeur de la première liqueur qu'il a contenue. De même, ajoute le saint docteur, les premières impressions reçues dans l'enfance s'effacent difficilement, et les habitudes prises dans cet âge changent rarement. — Si donc les enfants prennent, dans la petite classe, de bonnes habitudes, de bons sentiments, ils les conserveront toute leur vie.

« 2° Parce que, dans un bon nombre de localités, la plupart des enfants font toute leur éducation dans la petite classe, et quittent l'école pour aller travailler, avant d'être admis dans la grand'classe ou restent peu dans cette dernière.

« 3° Parce que de la petite classe dépend le succès de toutes les autres. Si les enfants y reçoivent de bons principes, s'ils y sont bien formés à la piété, à la lecture, ils apprendront facilement les leçons de mémoire qui leur seront données plus tard ; ils réussiront dans toutes les autres parties de l'enseignement primaire, et ils deviendront de bons élèves. Au contraire, s'ils sortent de la petite classe sans avoir appris à lire, sans savoir leurs prières, sans connaître les principales vérités de la religion, ils donneront une peine infinie aux maîtres des autres classes, et malgré cela ils seront toujours et partout les plus faibles. Bien plus, il arrivera qu'après avoir fréquenté les écoles huit et dix ans, parvenus enfin à la première classe, on les trouvera faibles sur toutes les parties essentielles de l'instruction primaire, faibles sur l'écriture, sur l'orthographe, sur l'arithmétique, faibles même sur la lecture, parce que, dans le principe, ils n'y auront pas été formés convenablement. D'où il suit que si le frère chargé de la petite classe ne remplit pas sa tâche, il arrête la prospérité de l'établissement, et compromet l'œuvre tout entière de l'éducation des enfants qui fréquentent l'école.

« 4° Parce que les enfants de la petite classe, à cause de leur innocence, sont très agréables à Dieu et qu'ils attirent ses bénédictions sur l'établissement.

« 5° Parce que le frère chargé de cette classe a besoin de beaucoup de charité, de zèle, de patience, de dévouement, pour répéter sans cesse les mêmes leçons, pour se mettre à la portée des plus petits enfants, pour les contenir et les faire travailler sans les maltraiter, ni user à leur égard de trop de sévérité. Aussi, le frère qui ne sait pas se faire petit, qui n'aime pas à répéter les mêmes choses, qui veut toujours avancer, n'est pas propre à une petite classe ; car le moyen le plus sûr d'assurer les progrès des commençants, c'est de prendre un langage qui soit compris de leur faible intelligence, c'est de revenir souvent sur ce qui a été appris, et de s'attacher à leur apprendre parfaitement les

choses, plutôt que de chercher à multiplier leurs connaissances.

« Conformément à ce principe, qui est d'une haute importance, le frère de la petite classe doit revenir fréquemment sur les leçons qu'il a données, sur ce que les enfants ont déjà récité ou appris; et pour que ces répétitions continuelles ne prennent pas trop de temps, il doit se faire aider par les écoliers les plus capables. Ainsi, lorsqu'il aura fait lire les enfants qui sont au tableau, il confiera à un moniteur le soin de faire répéter cette leçon pendant qu'il fera lire les élèves qui sont aux principes. Il agira de même pour cette dernière leçon, pour les suivantes, et pour la répétition des prières et du catéchisme. »

C'est ainsi que le pieux fondateur combinait sans le savoir le mode simultané avec le mode mutuel, prenant de ce dernier ce qu'il y a de meilleur pour perfectionner le premier, et qu'il préparait ses frères à adopter définitivement plus tard la méthode simultanée-mutuelle.

C'est l'importance qu'il attachait aux petites classes qui le portait encore à recommander avec tant d'instances aux frères directeurs de les surveiller avec soin, de les visiter au moins tous les quinze jours, de se tenir toujours au courant des progrès des enfants, de faire eux-mêmes les changements de division, et surtout de former les frères qui sont chargés des petites classes, et de ne rien négliger pour leur inspirer les vertus chrétiennes et les sentiments paternels, qui seuls peuvent en faire de bons instituteurs de l'enfance.

Le Père Champagnat, que les intérêts de la religion préoccupaient sans cesse, remarquant que bien souvent les offices divins se faisaient mal dans les églises de campagne par défaut de chantres, pensa que ce serait contribuer grandement à la gloire de Dieu, à l'édification publique et à la solennité des offices, que d'apprendre le plain-chant aux enfants, afin, par ce moyen, de préparer et de former des chantres pour les paroisses. Il ne se trompa pas, et messieurs les curés virent

l'introduction du chant dans les écoles avec un indicible plaisir, et lui témoignèrent hautement leur satisfaction. « Dieu soit béni, lui écrivait l'un d'eux, de vous avoir fait comprendre un des grands besoins de notre époque, et de vous avoir inspiré le moyen de le satisfaire. Par l'enseignement du chant, vos frères rendront les plus grands services aux curés; ils réveilleront et renouvelleront la piété des fidèles; ils attireront un grand nombre de personnes aux offices, et ils donneront aux enfants l'amour et le goût des cérémonies de l'Eglise. »

En introduisant le chant dans nos classes, le Père Champagnat se proposait encore d'attirer et d'attacher les enfants à l'école par le plaisir pur et innocent que leur procure le chant, de les maintenir dans la joie et le contentement, de leur faire goûter les charmes de la vertu, de les instruire agréablement des vérités de la religion, de leur inspirer des sentiments de piété et de bannir les chants profanes. Le chant produit en effet tous ces résultats quand les enfants y sont bien formés. A l'époque où a commencé la congrégation, le chant ne faisait aucunement partie du programme de l'enseignement primaire; depuis, il y a pris place; mais le Père Champagnat a la gloire et le mérite de l'y avoir introduit le premier, au moins dans les écoles des campagnes.

Une autre chose dont le Père Champagnat s'est beaucoup occupé, c'est la discipline de l'école. Mais, pour n'être pas trop long sur ce sujet, nous nous contenterons de rapporter ici quelques-unes de ses pensées sur les deux points les plus importants de cette matière, savoir: la nécessité de la discipline et la qualité essentielle d'une bonne discipline. « La discipline, disait-il, est la moitié de l'éducation de l'enfant, et si cette moitié manque, la plupart du temps l'autre devient inutile. A quoi sert en effet qu'un enfant sache lire, écrire, et même qu'il ait appris son catéchisme, s'il ne sait pas obéir, s'il ne sait pas se conduire, s'il n'a pas pris l'habitude de réprimer ses mauvais penchants et de suivre les inspirations

de sa conscience ? D'où vient qu'aujourd'hui les hommes sont si inconstants, si sensuels, qu'ils ne savent rien se refuser, qu'ils ne peuvent rien supporter de tout ce qui contrarie la nature ? C'est qu'on ne les a pas soumis au joug dès l'enfance ; c'est qu'on leur a donné trop de liberté ; c'est qu'on ne leur a pas appris à se commander, à se faire violence et à combattre leurs mauvaises inclinations.

« La discipline est le corps de l'éducation, la religion en est l'âme. Or, dans l'homme, comme c'est par l'extérieur que l'on juge ordinairement de l'intérieur, de même c'est par la discipline que l'on juge une maison d'éducation. Une forte discipline frappe les regards, elle plaît à tout le monde ; elle gagne l'estime et la confiance du public, et souvent elle suffit pour faire la réputation d'une école et pour lui attirer des élèves. Un frère qui sait discipliner une classe, bien qu'il ne sache guère faire autre chose, est préférable à un frère très instruit, mais qui ne comprend pas l'importance de la discipline ou qui ne sait pas l'établir. Le premier, par le bienfait d'une discipline sage, apprend au moins aux enfants à obéir, ce qui n'est pas peu de chose. En effet, la grande plaie de notre siècle, tout le monde l'avoue, c'est l'esprit d'indépendance. Chacun veut faire sa volonté et se croit plus propre à commander qu'à obéir. L'enfant refuse la soumission à ses parents, les sujets se révoltent contre leur souverain, la plupart des chrétiens méprisent les lois de Dieu et de l'Eglise ; en un mot, l'insubordination est partout. C'est donc rendre un grand service à la religion, à l'Eglise, à la société, à la famille, et surtout à l'enfant, de plier sa volonté et de lui apprendre à obéir.

« Un autre avantage de la discipline qui n'est guère moindre que le premier, c'est de favoriser le travail, de tenir l'enfant occupé et de lui faire éviter la paresse, qui est la mère de tous les vices. Quand l'ordre règne dans une classe, l'enfant s'occupe de ses leçons, de ses devoirs ; il aime l'étude, il s'attache à l'école, il est tout entier à l'œuvre de son éducation, et n'a

pas même le temps de penser au mal. La paix, la régularité et le recueillement dans lesquels il vit le rendent docile, respectueux envers ses maîtres, complaisant, serviable à l'égard de ses condisciples, honnête, affable et bon envers tout le monde. Je n'ai pas besoin de dire que le catéchisme n'est bien fait et que la piété ne règne que dans les classes disciplinées.

« Quant à l'autre frère avec toute sa science, quels services rend-il aux enfants ? Je ne saurais le dire, car je suis convaincu qu'il leur en rend très peu ; je doute même s'il est utile aux enfants de fréquenter son école, et s'ils ne feraient pas mieux de rester chez leurs parents. »

Un jour, après avoir visité les classes d'un établissement, le Père fit appeler le frère directeur et il lui dit : « Pourquoi permettez-vous à vos enfants de se battre dans votre classe ? — Je ne sache pas que mes enfants se battent dans ma classe. — Ils le font, mais vous n'y faites pas attention. Au reste, il n'est pas étonnant qu'il se fasse beaucoup de choses que vous ne voyez pas : votre classe étant sans discipline, vous vous perdez au milieu du bruit, et vous apercevez à peine les grands désordres et les choses les plus graves. Savez-vous que vos enfants peuvent faire beaucoup de mal sans que vous le sachiez et que vous le voyiez ? — Dieu me préserve que cela arrive ; mais en tout cas, ma conscience me dit qu'il n'y aurait pas de ma faute. — Il y en a plus que vous ne croyez. — Comment cela, mon Père ? — Parce que vous faites tout ce qu'il faut pour mettre le désordre dans votre classe, et que vous ne faites rien pour y mettre la discipline. Vous mettez le désordre dans votre classe, en ne vous tenant pas sur votre siège, d'où il suit que vous ne pouvez pas surveiller vos enfants ; en reprenant avec la parole au lieu de le faire avec le signal ; en criant et en parlant sans nécessité ; en punissant beaucoup trop, et en vous rendant trop familier. Vous ne faites rien pour établir la discipline, car vous ne tenez pas à la ponctualité, à la régularité, ni à ce que vos enfants se